

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 60 (1922)
Heft: 21

Artikel: Pourquoi je ne suis pas devenu journaliste
Autor: G.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-217233>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

de Berne, Boinod, qui s'occupait de librairie, s'était enthousiasmé pour les idées de liberté et l'émancipation dont la France était le foyer. On rêvait alors d'affranchissement et d'indépendance dans le pays de Vaud. Mais Berne occupa militairement la contrée et obligea les chefs à s'expatrier. Le libraire-imprimeur de Vevey les suivit et passa en Savoie.

Cette origine de Boinod explique la rigidité de ses principes. A l'armée d'Italie, où les fournisseurs scandalisaient les officiers et les soldats par les énormes bénéfices qu'ils réalisaient, Boinod sut réprimer ces rapines et rendit les plus grands services. Il ne se départit point de sa stricte économie lorsqu'il fut attaché par Napoléon au ministère de la Guerre du nouveau royaume d'Italie et fit restituer au trésor des sommes considérables qui avaient été mises à sa disposition. L'empereur s'y opposa, mais Boinod persista, déclarant que son traitement lui suffisait.

On rapporte sur sa vie quelques anecdotes qui prouvent combien le général d'origine veveysanne était resté fidèle à ses principes de républicain indépendant et incorruptible.

Lorsqu'une députation se rendit auprès de Bonaparte pour lui apporter les résultats du scrutin ouvert dans l'armée d'Italie au sujet du consulat à vie, on lui fit part qu'au milieu de l'adhésion générale une protestation avait eu lieu. « Comment, s'écria le premier consul, un *non* dans mon armée d'Italie ! — Oui, général, c'est le vote de Boinod. — Oh ! ce ne pouvait être que lui. Mais je le connais, il ne m'en servira pas moins bien. »

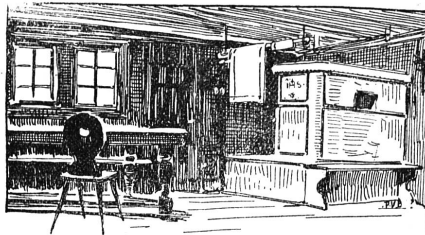
Quatre ans plus tard, ce fut le tour du vote pour l'empire. L'armée est consultée et Murat vient faire connaître à Bonaparte les voix des corps de cavalerie appartenant à l'armée des côtes de l'Océan. « Il y a un vote négatif, mais un seul, dit Murat au nouveau César. — Quel est-il, demande vivement Napoléon étonné. — C'est celui de l'inspecteur Boinod. — Boinod ! ah ! cela ne m'étonne pas. C'est un quaker ! »

Boinod était simplement un républicain qui entendait demeurer fidèle à ses principes. Bonaparte, avec lequel il s'était lié d'amitié pendant le siège de Toulon, connaissait son rigorisme. Mais il le savait aussi homme droit et intègre et incapable de manquer à son devoir. Il l'avait emmené en Italie en qualité de commissaire des guerres et il l'avait vu à l'œuvre. Pour le récompenser de sa probité au milieu d'une corruption trop générale, il lui fit remettre une gratification de 100,000 francs. Boinod considéra cette libéralité de son chef comme un outrage et lui répondit fièrement par cette lettre :

« Citoyen, je ne te reconnais pas le droit de disposer ainsi des fonds de la République ; l'armée souffre, je viens d'employer pour ses besoins la somme que tu m'as fait parvenir. »

Il était de la race de ces vieux grognards qui avaient fait de Napoléon leur idole tout en conservant leurs traditions jacobines. « Ils le suivaient, a dit d'eux Raffet, mais ils grognaient toujours ! » Quand Napoléon fut déporté dans l'île d'Elbe, il se mêla à des ouvriers et parvint à rejoindre l'exilé. Après la seconde chute de Napoléon, interrogé par le ministre de la guerre au sujet de son équipée, il répondit : « J'ai protesté contre la double évasion de Napoléon ; aussi n'est-ce point l'empereur que j'ai suivi, mais bien celui qui fut mon chef et mon ami. Quand j'ai vu tant de gens qu'il avait pris bas l'abandonner et le trahir, je me suis dit que le poste de l'honnête homme était près de lui. »

Boinod resta au service en qualité d'agent de la manutention des vivres. Il prit sa retraite en 1832 et mourut en 1842, à l'âge de 86 ans. Sur le monument qui lui fut érigé au cimetière Montparnasse, on lit ces mots : « A Boinod, inspecteur en chef aux revues, le corps de l'intendance militaire. — Siège de Toulon, Italie, Egypte, Allemagne, Ile d'Elbe. » Le nom de Boinod n'a pas été gravé sur l'arc de triomphe, mais il a été donné à une rue de Paris.



AVEC L'AMI PHILIPPE.

LA pluie a cessé. Le ciel s'est rasséréné ; il est d'un bleu, mais d'un bleu vraiment... céleste, quoi ! Le soleil est plus éclatant et chaud que jamais. Tout nous appelle en dehors. La montagne, qui est notre mer, à nous, terriens d'Helvétie, la montagne nous demande ou c'est nous qui la désirons, ce qui revient au même. Les « alpenstocks » trépigment et les jarrets ont des fourmis. N'est-il pas dès lors tout naturel que nos pensées s'en aillent là-bas, où allait Rambert, où allait Javelle, où Juste Olivier chantait le charme séducteur de l'Alpe !

Nous avons écrit le nom de Rambert. Comment alors ne pas rappeler ces lignes qui évoquent le souvenir de l'auteur des *Alpes suisses* dans un de ses coins préférés, aux Plans de Frenières, sur Bex.

* * *

Vous connaissez Philippe ? Philippe Marlétaz, le vieux guide des plans de Frenières, le compagnon de course des botanistes Jean Muret, Louis Favrat et Eugène Rambert. En dépit de ses soixante-dix ans, Philippe est encore aussi solide que le Lion d'Argentine ou que le Grand-Muveran. Il ne fait plus guère d'ascension, cependant. Il a escaladé tant de fois les cimes qui dominent les Plans qu'elles n'ont plus de secrets pour lui. Leurs parois, leurs couloirs, leurs arêtes, leurs vîres lui sont mille fois plus familiers que ne l'est la Cathédrale aux Lausannois ou le Cigognier aux habitants d'Avenches. Philippe évoquait ses souvenirs, l'autre soir, tandis que, dans la cuisine de ses neveux, nous partagions une bouteille de Clos du Chêne. Comme tous les vieillards, il a gardé de ses jeunes années une vision très nette, et c'était un charme inexprimable que de l'entendre conter dans son langage savoureux et d'une si sauvage poésie sa première ascension du Grand-Muveran et des Diablerets. Ceux-là même qui vont à la montagne en chemin de fer électrique en auraient tressailli d'aise.

Philippe fut un des amis intimes de Rambert. Le poète de la montagne a passé des saisons entières chez la mère du guide, alors que les Plans ne possédaient encore aucun hôtel. C'est là qu'il a écrit une partie de ses *Alpes suisses*.

— Que d'excursions nous avons faites ensemble ! nous racontait Philippe.

Rambert retournait volontiers au même endroit. Il aimait à gravir une cime de tous les côtés, en toute saison, afin d'en saisir mieux les divers aspects. Souvent, il laissait là plume et papier, l'inspiration ne venant pas, et appelait son ami le guide.

— Philippe, lui disait-il, Philippe, je pars pour le Muveran : que le diable vous emporte (c'était son mot), si vous ne venez pas avec moi !

— Comme ça, tout de suite, sans nous être équipés ?

Tout de suite. Nous nous équiperons chemin faisant.

Et les deux amis se mettaient en route.

D'autres fois, l'écrivain priait Philippe de l'éveiller à quatre heures du matin pour aller dire encore un mot au Muveran. A l'heure dite, le montagnard pénétrait dans la chambrette de Rambert. Tout d'abord, il ne distinguait qu'un épais nuage de fumée, puis la faible lueur d'une bongie et, penchée sur une table, une large ombre qui grattait du papier. C'était l'ami du guide qui achevait un chapitre des *Alpes suisses*.

— Ah ! monsieur Rambert, vous ne vous êtes de nouveau pas couché, vous avez fumé et écrit toute la nuit. Quand vous vous serez crevés les yeux, nous n'irons plus au Muveran.

— Le diable vous emporte, mon cher Philippe, de venir me déranger à des heures aussi indues !

s'exclamait Rambert en partant d'un bon rire. Mais je suis à vous, la source des idées est tarie pour aujourd'hui ; avalons notre café au lait, et en route !

Lorsque le temps n'était propice ni aux ascensions, ni aux herborisations, et que l'auteur se trouvait dans un de ces moments où il semble qu'un gros vide se soit fait dans le cerveau, il ouvrait la fenêtre et hélait Philippe occupé à la fenaïson. Philippe faisait la sourde oreille.

— Ohé ! que le diable vous emporte encore une fois, si vous ne venez faire une partie de boules avec moi !

Une partie de boules, quand la pluie menaçait de tremper le foin bien sec ! La mère de Philippe en levait les bras au ciel ; mais elle ne murmurait aucun reproche, car elle adorait Rambert.

— Alors, je finissais bien par aller jouer aux boules, et ma pauvre mère prenait ma place au pré, nous disait Philippe.

C'était d'ailleurs, pour la robuste et vigoureuse nature de Rambert, un besoin irrésistible que de se livrer à quelque exercice physique violent, et ce qui eût éteint d'autres que lui le reposait au contraire de ses travaux intellectuels et rafraîchissait son inspiration.

Mais il arrivait que Philippe s'absentait et que Rambert en était réduit à se donner tout seul du mouvement. Il s'emparait alors d'une faux et s'en allait coucher l'herbe à grands gestes dans le pré des Marlétaz.

— Nous avions pour lui une faux spéciale, passablement émoussée, car il y allait avec un tel courage que rien ne lui résistait : l'herbe, les jeunes arbres, les taupinières, les petits blocs erratiques, tout était emporté. Ah ! quel terrible faucheur c'était !

Quand il n'y avait plus rien à faucher, il prenait la hache — une hache que nous lui avions réservée (de même que la faux, qui n'était pas meilleure) — et alors sous ses coups endiablés volaient en éclats les bûches les plus noueuses, le plot où il les écrabouillait et le gravier sur lequel reposait le plot.

Et à ces souvenirs, le bon Philippe riait et pleurait à la fois de douce joie.

XX.

POURQUOI JE NE SUIS PAS DEVENU JOURNALISTE

SOUS ce titre, un journal du canton publiait, il y a quelques jours, l'article que voici.

Que de vérités dans ces lignes. Ah ! certes, si l'on veut conserver quelque illusion sur l'humanité, il ne faut pas se lancer dans la carrière du journalisme. Il n'en est pas une où l'on soit mieux placé pour voir le petit côté des choses et des gens. Il ne se présente pas à vous comme par hasard ; il s'impose ; il vous poursuit ; il vous obsède. Le journaliste, pour beaucoup de gens, est comme un médecin : ils se montrent à lui sans artifices, tout nus, pour ainsi dire. Le spectacle n'est pas souvent édifiant. Que de turpitudes ; que de sottise vanité ; que de noirceurs ; que de roublardise ; que de morgue ; que de bêtise. Les « m'as-tu vu ? » sont légion. Et ils évoluent et se pavant dans tous les domaines, même les plus respectables. Le moindre prétexte leur suffit. « Moi, toujours moi, moi partout ! »

Et les discoureurs ! Encore une autre engeance incorrigible. Ils parlent pour ne rien dire. Qu'importe. Personne ne les écoute, hormis le journaliste, condamné à cette torture par devoir professionnel. Et de plus ne faut-il pas qu'il en rende compte, de ces sempiternelles harangues, de ces éternelles redites, et il doit trouver quelque chose où il n'y a rien.

Ah ! ne nous en parlez pas. Mais voici l'article en question :

* * *

Dernièrement, un brave ami d'enfance que je n'avais plus revu depuis les années de collège me rencontra, tout par hasard, dans une ville voisine et, après quelques instants de conversation banale, me dit subitement, tout en me frappant amicalement sur l'épaule :

— A propos, veux-tu changer de profession ? Si oui, je t'offre une place ; on n'y gagne pas très lourd, mais, au moins, on a de quoi vivre gentiment ; en outre, on s'accorde du bon temps, on tra-

vaille un peu le jour : le soir on va au théâtre, au concert, au cinéma et le tout « à l'œil » : je suis propriétaire d'une petite feuille et journaliste en même temps : nous nous arrangerions bien et pour peu que tu aies conservé la tournure d'esprit que je te connaissais autrefois, je crois que tu ferais même fort bien mon affaire : allons, touche là, c'est entendu !

Bien que je n'aie jamais brillé comme écrivain, mais que de temps à autres, il me soit arrivé de noircir quelques feuillets pour un journal ou une très modeste revue, l'offre me tenta et j'allais même, sur-le-champ, l'accepter avec reconnaissance, lorsqu'un scrupule me retint, scrupule que j'expliquai à mon ami.

— Viens, me dit mon interlocuteur, faisons quelques pas ensemble et je te dirai pourquoi j'en ai assez de mon métier.

Bras dessus, bras dessous, nous longeâmes les rues de la cité et, comme nous étions au printemps, mon ami me conduisit tout droit du côté d'une modeste auberge campagnarde, sous la tonnelle de laquelle nous nous assîmes tous deux et, tout en dégustant « trois décis de bon nouveau », mon ami m'ouvrit son cœur et me débita, sur un ton triste, les considérations suivantes :

— Les temps, vois-tu, mon cher, deviennent toujours plus difficiles pour le journaliste et le public toujours plus exigeant et comme le public est composé d'une foule de gens qui pensent très diversement les uns des autres, il est impossible de les contenter tous à la fois, aussi quoi qu'il arrive, le journaliste est en butte à de perpétuelles critiques : le journal a-t-il beaucoup d'annonces, on lui reproche de ne pas donner assez de place aux articles de fond et aux informations ; si en revanche, il en a peu, on ne l'achète pas, ou s'il a des actionnaires, ceux-ci lui reprochent de ne pas faire de bénéfices. Si je me montre beaucoup dans la rue ou dans les lieux publics, des lettres anonymes me signifient que je perds mon temps ou que je n'ai rien à faire ; d'autre part, si je m'enferme chez moi pour travailler, on m'accuse d'être un paresseux et de manquer de contact avec le public, ce qu'un journaliste doit éviter avant tout. Si je refuse d'une société un interminable compte-rendu d'une soirée, je me fais des ennemis mortels et si je l'insère, on me fait savoir que je remplis les colonnes de mon journal de bavardages inutiles.

D'un autre côté, si, par bonté, j'omets de rapporter des nouvelles douloureuses et cruelles, on me juge plein de ménagements vis-à-vis des classes privilégiées, mais si, au contraire, je publie ces nouvelles, je m'attire des désagréments et l'on me dit que j'aurais mieux fait de taire ces peccadilles.

Si je ne donne pas le nom d'un accusé prévenu d'une mauvaise action, c'est parce que je me suis laissé corrompre, si, en revanche, j'imprime ce nom, il y a des gens qui ne se gênent pas de me faire savoir que je suis à l'affût des scandales.

Si mes articles sont très objectifs, on les trouve ennuyeux et si mon style a, par malheur, le tour incisif, on me déclare mal élevé et grossier ; si, de temps à autre, je me permets une plaisanterie, vite on me taxera de superficiel et d'impertinent ; dévoiler certains abus, c'est se voir traiter d'insolent ou de chercher à faire du chantage et si, enfin, je néglige de tirer, pour les autres, les marrons du feu, on ne manquera pas de dire que je suis un pleutre.

Demièrement, j'exprimais mon indignation de ce que des automobilistes filaient à une allure vertigineuse au moment de la sortie des élèves des écoles et le lendemain déjà, je trouvais dans ma boîte une lettre me disant que ces mêmes chauffeurs ne regrettaient qu'une chose, c'était de ne pas avoir pu écraser, moi et mon chien !

Non, vois-tu, mon cher, j'en ai assez de ce métier et c'est pourquoi je t'offre et te cède ma place ; toi, tu es calme, les émotions diverses passent sur toi comme les gouttes de pluie sur les ailes d'une poule d'eau ; tu as le tempérament du vrai journaliste : tu sauras t'arranger mieux que moi avec ce public difficile et grincheux...

Après ce long discours, mon ami, se sentant soulagé d'un grand poids, vida son verre avec volupté ; puis, me regardant fixement, ajouta :

— Eh bien, quelle est la réponse ?

— Non, merci, mon cher, lui répondis-je ; un homme averti en vaut deux, dit-on, et je reste ce que je suis.

Nous rentrâmes en ville, lui, tout pensif et moi-même heureux de vivre tranquille dans mon coin, bien éloigné du public, et c'est pourquoi je ne devins pas journaliste. G.

Le point de jonction. — Un maître pose ce problème à un élève : « Deux ouvriers sont occupés au pavage d'une rue de 70 mètres. Ils vont à l'encontre l'un de l'autre ; le premier fait deux mètres de pavage, tandis que le second en fait un. Où vont-ils se rencontrer ? »

— A la pinte, m'sieu !

P.

L'IVROGNE

*Il titube, il s'écroule, il se relève, il passe,
Et le monde en riant s'arrête sur la place.*

*Il titube, et chez lui sa femme pâle attend,
Elle a prié pour rien, puis elle a pleuré tant
Que ses yeux restent secs et sa bouche muette.
Dans l'ombre, un nouveau-né s'agit en sa couche,*

*Il a faim, les plus grands à son chevet ont faim,
Sur la table il n'y a qu'un verre et pas de pain.*

*Il titube, il s'écroule, il se relève, il passe,
Et le monde en riant s'arrête sur la place.*

*Il s'écroule. Les siens ont un air hébété,
Et du chien que l'on bat le regard attristé.
Partout dans leur taudion le vent glacial s'engouffre
On toussotte, on a froid, on a la fièvre, on souffre.
Dans cet infect endroit le soleil n'entre pas ;
L'eau sale, sur les murs, suinte du haut en bas.*

*Il titube, il s'écroule, il se relève, il passe,
Et le monde en riant s'arrête sur la place.
Il se relève, il passe, il entre au cabaret,
Ne le retenez pas, car il se fâcherait !
Il en ressortira le matin de bonne heure,
On devra le traîner alors à sa demeure ;*

*Des amis, comme lui déclassés par l'alcool,
Le laisseront tomber lourdement sur le sol.
Il titube, il s'écroule, il se relève, il passe,
Et le monde en riant s'arrête sur la place.*

André Marcel.



3 LE NOUVEAU DIRECTEUR (Suite.)

Longtemps avant qu'on ne fixât la date, les préparatifs commencèrent. Il ne serait pas dit qu'à Biollens on ne faisait pas les choses aussi bien qu'ailleurs, surtout que maintenant on avait un régent « d'attaque » sur lequel on pouvait compter.

Durant trois soirées, les filles se réunirent dans la salle de commune pour tresser des guirlandes de mousse et faire des roses en papier. Les garçons s'en allaient, à la nuit tombante, chercher des branches de sapin pour compléter la décoration. Et c'est ainsi que pendant ces soirées, le bâtiment d'école, si tranquille à l'ordinaire, fut animé comme un hôtel de premier rang. Les doigts agiles allaient et venaient sans se lasser, les langues étaient déliées et les rires portaient d'un bout à l'autre de la salle, sans discontinuer. Les guirlandes de mousse s'entassaient dans les corbeilles, pareilles à de grands bois endormis, ayant le dos tout piqué de taches roses, jaunes ou bleues, des roses en papier.

Quand tout fut prêt, on monta la scène — une jolie petite scène louée à une société du voisinage. Elle paraissait toute petite dans cet immense battoir mécanique transformé, pour la circonstance, en salle de spectacles. Tout autour, on cloua des branches de sapin encadrant les écussons des vingt-deux cantons, cependant qu'aux premières poutres, on suspendait des drapeaux. Mais tout en haut, sous le toit rustique, les araignées continuaient de tisser

paisiblement leurs grandes toiles toutes chargées de poussière. Ensuite, on déroula le rideau de la scène : il représentait une terrasse d'hôtel avec vue sur le lac et les Alpes.

Il fallut encore s'occuper de placer les bancs. C'est ce que fit Jules au Sapeur durant l'après-midi du samedi qui précéda le grand jour. Sur un char à brancards attelé d'un cheval, il transporta tous les bancs qu'il put trouver. Mais il n'y en avait pas assez, car on comptait sur un public très nombreux. Le président était embarrassé.

— C'est bien simple, dit François Dutoit, surnommé le Nègre parce qu'il avait servi cinq ans dans la Légion étrangère, on prendra les bancs de l'église.

Puis avec un air goguenard, il ajouta :

— On aura au moins une fois l'occasion de s'asseoir dessus !

— Tu as raison, répondit le président, on les prendra tout de suite après le sermon... J'espère que le syndic sera d'accord.

— Oh ! le syndic, le syndic, repartit Dutoit, il fait tout ce qu'on veut pourvu qu'on vote pour lui. Sur ces entrefaites, Pierre Dupré arriva.

Il admira la décoration, passa en revue tous les écussons et lut toutes les devises. Au-dessus de la grande porte d'entrée, large et haute comme une porte de grange, un écriteau portait ces mots : « Soyez les bienvenus ! » Et partout s'entrecroisaient les belles guirlandes de mousse avec leurs taches claires se détachant sur le fond vert sombre.

Il admira et félicita si chaleureusement les demoiselles pour leur travail, que Marie Clavel — la fille du syndic — en rougit de plaisir. Cependant, on installait, dans une petite salle voisine, le tonneau de vin de Lavaux et divers rafraîchissements. Quand tout fut prêt, la répétition générale commença. Elle dura jusqu'à minuit parce que le directeur ne se montrait jamais satisfait et que chanteurs, acteurs et actrices étaient distrais par les beaux costumes qu'ils arboraient, en scène, pour la première fois.

* * *

Enfin le grand jour arriva. Dès le matin, le village prit un air de fête. Balayées dès le samedi soir, les rues avaient un bel aspect. Ici et là, suspendue à l'angle d'une ferme, une oriflamme verte et blanche se balançait au vent printanier. Il avait plu pendant la nuit, une fine petite pluie qui avait amolli la terre et fait pousser au creux des vallons et le long des ruisseaux les premières primevères.

Quand les cloches sonnèrent pour appeler les fidèles au sermon, la société de chant s'y rendit en corps. Il faisait beau. Le ciel bleu, où passaient quelques nuages, se voilait dans les lointains d'une brume légère ; seules les hautes cimes des Alpes apparaissaient ; dans l'air léger, les oiseaux prenaient leurs ébats.

Le pasteur fit un sermon de circonstance. Il parla de la beauté de la vie campagnarde et des joies qu'elle procure. Il parla de l'art qui élève l'homme au-dessus de lui-même, l'éloigne du matérialisme et le rapproche de l'idéal. Ensuite la Société chanta un de ses plus beaux morceaux et la cérémonie étant terminée, le public s'écoula lentement dans la rue.

Ce jour-là, dans toutes les maisons, le repas de midi fut copieux. Chez les Genthod, où Pierre prenait pension, on avait rôti le plus beau coq de la basse-cour, aussi le dîner se prolongea-t-il jusqu'à deux heures.

Durant l'après-midi, on vit passer de nombreux chars à bancs, amenant à Biollens toute la jeunesse des villages voisins. Au bruit des grelots se mêlaient des refrains connus et des chansons gaies. Et toujours revenaient sans cesse ces deux vers par lesquels, jeunes gens et jeunes filles, exprimaient la joie qu'ils éprouvaient :

*Salut à toi, jeunesse,
O doux printemps du cœur.*

On détalait au Café des Balances, on commandait du thé pour les demoiselles, tandis que les garçons buvaient un litre en jouant aux quilles.

A six heures précises, la fanfare attaqua un pas redoublé sur la place de l'église. Alors un frisson de joie passa sur le village : sociétaires, membres